

## Avant-propos

**Le présent ouvrage n'est pas destiné à la jeunesse.**

Il est pour un public averti d'y trouver parfois de la violence et des scènes sans pudeur. Il recèle un récit purement fictionnel, à visée artistique et au point de vue philosophique.

Flore Va

Cet ouvrage a été imprimé en France par Corbet (45)  
sur du papier offset 60g et la couverture sur du papier couché  
mat 260g avec une finition pelliculage brillant.

Les illustrations (intérieures et couverture) ont été réalisées par  
Aube Brune.

# Trois quarts d'once

© ÉDITIONS LA NUIT SERA BLEUE

[www.lanuitserableue.fr](http://www.lanuitserableue.fr)

Dépôt légal du texte : octobre 2025

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction  
strictement réservés pour tous pays.

Deuxième ouvrage des Éditions *La nuit sera bleue* (45)  
dirigée par Flore Va et mis en page par Aube Brune.



## Préfacette

En 2018, alors que j'étais à un tournant dans ma vie professionnelle, le cap d'une carrière d'autrice a fait chavirer mes pensées et une idée a surgi, telle une hydre à trois têtes, d'une mer d'idées : un détective installé à Paris doit retrouver trois patients portés disparus à la demande de leur psychiatre. L'histoire simple au départ, mélangeant enquête policière à la *Hercule Poirot* d'Agatha Christie et réalisme magique, je me suis finalement laissé embarquer par l'histoire au fil des années écoulées. J'ai encore aujourd'hui la sensation étrange que l'histoire s'est écrite toute seule de mon imagination à ma plume, et c'est déroutant.

Pour revenir aux prémices du texte, l'idée de l'intrigue en tête, j'avais une autre idée à exploiter, celle d'une contrainte de style. Je venais de finir de rédiger mon premier ouvrage qui était un texte sans narrateur, un roman épistolaire, alors pour celui-ci je voulais faire l'inverse, créer un narrateur-personnage. Puis une autre idée stylistique a découlé de cette contrainte, je voulais que la rédaction du texte prenne la forme de l'essence de l'histoire, sorte de figure de style nouvelle à nommer, une formalessence. D'abord pensé en quatre tomes afin d'aérer la lecture, je me suis rendu compte que la formalessence ne pouvait pas être respectée si le texte était scindé, c'était comme si l'âme du projet l'était aussi, et l'âme (du projet) – outre le fait d'être quasiment un personnage à part entière de ma cosmogonie – devait être consolidée en un gros bloc bien solide.

Bon, je n'ouvrirai pas ici les débats, voire les hostilités égarées, sur l'existence de l'âme, sa composition et ses facultés, nous avons neuf cents pages pour le faire.

Flore Va, Janvier 2025

*À toi qui, ce jour-là, es parti avec un morceau de mon âme.*

La nuit sera bleue

*Le soleil s'est couvert d'un crêpe. Comme lui,  
Ô Lune de ma vie! emmitoufle-toi d'ombre;  
Dors ou fume à ton gré; sois muette, sois sombre;  
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui;*

*Je t'aime ainsi! Pourtant, si tu veux aujourd'hui,  
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre,  
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre,  
C'est bien! Charmant poignard, jaillis de ton étui!*

*Allume ta prunelle à la flamme des lustres!  
Allume le désir dans les regards des rustres!  
Tout de toi m'est plaisir, morbide ou pétulant;*

*Sois ce que tu voudras, nuit noire, rouge aurore  
Il n'est pas une fibre en tout mon corps tremblant  
Qui ne crie : Ô mon Belzébuth, je t'adore!*

CHARLES BAUDELAIRE, Le possédé, Les Fleurs du Mal

*« Ce serait une belle chose de voir son âme. Connais-toi toi-même est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique. Quel autre que Lui peut connaître son essence ? Nous appelons âme ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage, grâce aux bornes de notre intelligence. Les trois quarts du genre humain ne vont pas plus loin, et ne s'embarrassent pas de l'être pensant ; l'autre quart cherche. »*

VOLTAIRE, *Extrait de Dictionnaire philosophique*

LIVRE I

Deux âmes sans Moi

La nuit sera bleue

## Chapitre 1

### Lus Archimède

J'avais très peur des monstres quand j'étais enfant, notamment la nuit venue. Pour me rassurer mes parents m'avaient fait croire que mon ourson en peluche était capable de combattre chaque monstre bien avant qu'il ne dépassât le seuil de ma chambre. En grandissant, j'ai dû me consoler par moi-même car j'avais fini par comprendre que les oursons en peluche, aussi réconfortants et doux qu'ils soient, ne combattaient ni les monstres cachés dans les chambres d'enfants ni la monstruosité du monde.

Heureusement que par-delà le mot « monstre » se dévoile un autre monde qui n'est pas régi par la peur d'un enfant terrorisé de trouver tapi dans l'obscurité, prêt à profiter de l'absence de lumière qui réhausse, par la diminution de la visibilité, une angoisse du néant et, intrinsèquement, de la mort, l'essence du mot guillemeté, un monde beau je le crois. C'est donc dans cet état d'esprit nappé de nostalgie que j'ai décidé de commencer à écrire cette histoire qui, je l'espère, sera fidèle à sa réalité.



**E**N CE MOIS de janvier 2018, les rues de Paris étaient recouvertes d'une neige épaisse. À certains endroits, elle était parvenue à rester immaculée, comme c'était le cas dans une contre-allée du XIV<sup>e</sup> arrondissement ; la neige sur le trottoir avait été épargnée de traces de pas et elle s'était figée sur les toits de la rangée de maisons qui étaient collées les unes aux autres. La dernière maison au bout du chemin était la plus petite et, quasiment invisible de la rue, elle s'était fondue dans un décor qui ne laissait entrevoir que le porche d'entrée et une plaque indiquant

un numéro, 7, et une inscription, *Lus Archimède – Détective Privé*.

Lus Archimède était un des rares détectives privés qui restaient dans la capitale. Il avait acquis une certaine reconnaissance due à son talent pour résoudre rapidement et avec succès les affaires où on lui demandait son aide. Un peu plus âgé de trente ans, sa vie était millimétrée jusqu'à son apparence; il mettait toujours une chemise blanche et un pantalon noir accordés à ses chaussures elles aussi noires, et s'abrogeait de sa solitude uniquement dans le cadre d'une enquête ou pour sortir avec le seul ami policier qu'il s'autorisait à avoir. En fait, il n'était pas habitué à une once de douceur et de sérénité qu'incombait la vie de détective; il ne les cherchait pas tellement non plus. C'était ce genre de vie qu'il avait choisi et cela lui convenait parfaitement. C'était ainsi que chaque matin, il était content de voir le soleil se lever pour une nouvelle journée de travail et ce jour-ci débutait sous un ciel où quelques flocons, persistants de la nuit, virevoltaient, perdus, au travers du trouble froid des rues de Paris. Il avait reçu tard la veille un appel d'une femme le priant de l'aider le plus rapidement possible. Sans plus de détails sur la raison de cet appel, si ce n'était l'urgence de la situation, il avait accepté de la recevoir le lendemain.

À neuf heures pile, sa sonnette retentit. Une femme, visiblement jeune et vêtue tout en noir, retira sa main de la sonnette et déposa son regard sur Lus Archimède lorsque celui-ci ouvrit la porte. Elle le salua et lui tendit timidement un sachet contenant un croissant en guise de remerciement pour avoir accepté de la recevoir rapidement. Lus Archimède prit poliment le sachet, se décala de l'entrée pour laisser passer sa nouvelle cliente et lui montra le chemin jusqu'à son bureau, là où il recevait ses clients.

Installé depuis deux ans à Paris, le détective n'attendait qu'une chose, une enquête complexe, ce qui se faisait de plus en plus rare. Les petits soucis du quotidien ne l'intéressaient plus. À force c'était ennuyant de faire fonctionner ses *cellules grises* afin de retrouver les amants de ses clients, les chats perdus ou encore des bijoux volés. Cependant, il s'efforça à n'attendre aucun miracle venant de sa nouvelle cliente. Sa déception finirait par affecter son travail, et son jugement avait besoin d'être libéré de tout le *flonflon* des émotions. Chose que jusque-là il arrivait très bien à faire.

La jeune femme s'installa sur le fauteuil en face du détective qui prit place à son bureau. Ce dernier ouvrit un petit carnet noir et chercha un stylo dans le tiroir. Une fois prêt à commencer l'interrogatoire, il observa un peu sa cliente et prit la parole :

— Vous vous appelez Hélène Octave et vous êtes psychiatre,

c'est bien ça ?

— En effet, confirma celle-ci en posant sur le bureau sa carte professionnelle. Comment avez-vous deviné ?

— Vous me l'avez dit hier soir au téléphone, dit-il en attrapant la carte.

— Ah oui ! se rappela-t-elle en se sentant ridicule.

— En quoi puis-je vous aider ?

La psychiatre sortit de la poche de son manteau une photo représentant une adolescente qui semblait avoir entre quinze et dix-huit ans. On n'y voyait que son visage rond et imprégné de taches de rousseur. Elle avait également une longue chevelure rousse retombant de chaque côté de ses joues.

— Je suis venue vous voir parce que je suis très inquiète pour une de mes patientes, continua la psychiatre en donnant la photo au détective. Elle a disparu. La dernière fois qu'elle a été aperçue c'était il y a une semaine par ses parents à leur domicile. Depuis, plus aucune nouvelle. La police ne trouve pas le moindre indice et ses parents sont trop effondrés pour faire quoi que ce soit. Il faut croire qu'elle s'est volatilisée comme par enchantement. Vous avez la réputation de ne jamais laisser une affaire sans résolution, alors je me suis dit que vous êtes celui qui pourrait apporter la lumière sur cette sordide histoire.

Pendant que Lus écoutait sa cliente parler, il retranscrivait en même temps son témoignage sur son carnet. Lorsqu'elle eut fini, il reprit :

— Vous attendez de moi que je la retrouve ?

— Oui.

— Quel âge a-t-elle ? demanda-t-il en regardant la photo.

— Dix-huit ans.

— Vous dites qu'elle a disparu depuis une semaine sans laisser de traces, il n'y a eu aucun mot d'un potentiel ravisseur ou une piste d'une potentielle fugue ? À cet âge, il est courant de voir ce genre d'attitude.

Hélène Octave hocha négativement de la tête.

— Et la police piétine, insista-t-elle.

— Dans ce cas-là, tout laisserait plutôt porter à croire qu'elle n'est plus de ce monde.

— Non, elle est vivante. J'en suis sûre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— L'intuition.

— D'accord... Et pourquoi suit-elle une thérapie psychiatrique ? Ne pourrait-il pas y avoir un lien entre ses problèmes psychiatriques et sa disparition ?

— Son comportement a brusquement changé. Dans son cas, il

s'agit d'un trouble de dépersonnalisation à la suite d'un événement traumatisant qu'elle a vécu.

— Quel genre de traumatisme ?

— Elle est persuadée qu'un monstre la hante et la possède. Ses psychoses l'ont rendue violente, renfermée sur elle-même et recluse dans ses peurs en se privant de vivre paisiblement.

— Vous êtes en train de me dire que votre patiente croyait voir une sorte de fantôme ? Est-ce dû à la perte de quelqu'un de son entourage ?

— Non, pas un fantôme, pire que ça.

Lus ne put s'empêcher d'avoir un léger rictus qu'il effaça immédiatement pour reprendre une mine impassible.

— Qu'entendez-vous par « pire que ça » ? J'ai besoin d'informations claires pour commencer une enquête.

— C'est vrai que j'ai l'habitude d'user de termes empruntés à des créatures fantastiques pour faire comprendre à mes patients les phases auxquelles ils doivent faire face. Le fantôme, comme vous dites, je l'utilise pour le deuil. Là, quand je dis qu'elle est hantée et possédée par un monstre, je personnifie sa paranoïa en lui donnant les traits et caractéristiques d'une vilaine créature violente et diabolique faisant ressortir le pire d'elle-même, allant jusqu'à la pousser à faire de mauvaises choses en pensant que ce n'est pas elle qui agit.

— Comme s'enfuir sans le dire à personne ?

— Au vu de son état psychologique, je ne crois pas qu'elle aurait pu s'enfuir de sa propre initiative et d'une manière aussi réussie.

— Vous devez être proche de cette patiente pour prendre de votre plein gré l'initiative de consulter un détective privé.

— Je m'applique du mieux que je peux avec chacun de mes patients. Mon métier consiste à aider ceux qui sont dans le besoin. Je ne vais certainement pas rester les bras croisés à attendre que les choses se fassent d'elles-mêmes. Il faut les provoquer.

Hélène Octave marqua une pause. Elle n'arrêtait pas de se replacer sur le fauteuil, telle une enfant qui aurait du mal à rester assise pendant plus de cinq minutes. Pourtant à aucun moment ses yeux ne quittèrent le détective, montrant sa détermination à retrouver sa patiente.

Une clarté blanchâtre illumina les teintes sombres de la pièce. La neige recommençait à tomber. Lus arrêta d'écrire pour réfléchir. Il déposa son stylo, regarda l'offrande feuilletée, puis leva les yeux vers son interlocutrice. Il essayait de déduire un maximum d'informations basées sur l'observation de sa cliente. Il avait remarqué ses mouvements nerveux. Un peu trop nerveux pour une psychiatre, songeait-il.

Hélène Octave se sentit observée. Mal à l'aise, elle brisa le silence qui régnait dans la pièce.

— Acceptez-vous de retrouver ma patiente, Monsieur Archimède ?

Le détective acquiesça. Il n'imaginait pas cette affaire comme la plus complexe et la plus intéressante de sa carrière, mais il eut le pressentiment que sa cliente était beaucoup plus mystérieuse qu'elle ne le laissait paraître. Et ce pressentiment, pour le moins troublant, se renforça lorsqu'elle lui posa une étrange question avant de partir :

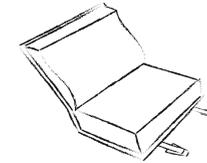
— Croyez-vous que les êtres humains possèdent une âme ?

Lus Archimède n'était pas un homme pieu, mais ses croyances allaient tout de même au-delà de la rationalité du monde et de ce qu'il y voyait. Il lui répondit un simple oui. Il croyait à l'existence de l'âme, bien qu'il ne vît aucun rapport avec le sujet de la venue de cette Hélène Octave, psychiatre dévouée et prête à payer un détective privé pour retrouver une de ses patientes qui se croyait possédée par « pire qu'un fantôme » et qui avait disparu « comme par enchantement » selon ses dires.

## Chapitre 2

Coralie Pointacahouète

Si un lecteur tombe inopinément sur ce début de manuscrit et le lit par inadvertance, croit-il, lui aussi à l'existence de l'âme humaine ? S'il n'y croit pas, cette histoire n'a aucun intérêt à la lecture, ni sens, il devra alors la reposer là où il l'a trouvée ; à moins que ce ne soit un lecteur téméraire, auquel cas tout ce que je viens d'énoncer est caduc et il poursuivra sa lecture sans s'énervier car je n'écrirai, à ses yeux, qu'un tas d'inepties, de farfeluteries, au risque de me faire épingler de bizarre, moi qui crois et affirme que nous sommes dotés d'une âme (et c'est loin d'être le seul élément extraordinaire).



I

CORALIE POINTACAHOUÈTE était à la fleur de l'âge, seulement dix-huit années la séparaient entre le récit et sa naissance, pourtant elle se considérait comme une adulte et ce depuis l'âge de treize ans. Elle était en terminale, l'année où un fameux choix d'orientation devait être pris. Or elle ne savait pas ce qu'elle voulait faire plus tard. Un camarade de classe, comme chaque année, lui soufflait cette idée : « T'as qu'à vendre des cacahuètes, Pointacahouète ! » Conseil qu'elle s'abstiendrait de suivre. En plus, elle avait horreur de la cacahuète. Elle préférait la noisette, plus subtile en goût et moins écœurante. *Pointanoisette* aurait été un nom plus approprié, répétait-elle souvent à ses parents qui, eux, ne voyaient pas dans l'anecdote de leur fille les moqueries soulevées par leur patronyme. Au-delà de ce nom qu'elle exécrait,

elle trouvait sa vie à son image, banale. Elle répartissait la plupart de son temps entre le lycée et les sorties avec ses amies. En dehors de cela, elle s'adonnait à son passe-temps favori. Passe-temps qui lui prenait du temps et qui la faisait rêver, car elle adorait faire des tests de personnalité.

*Si tu étais une pâtisserie, tu serais...*

*Si tu étais un animal, tu serais...*

*Si tu étais un produit ménager, tu serais...*

*Un macaron, un écureuil, du liquide vaisselle.*

Piochés dans des magazines ou sur internet, Coralie faisait ces tests avec une pointe de second degré, même si au fond elle aimait cocher ces cases avec premier degré parce qu'ils lui faisaient croire, l'espace d'un instant, que tout était possible.

Être la dernière d'une fratrie n'était pas toujours facile pour Coralie. Ses deux frères étant partis du domicile familial depuis peu, elle devait encore s'habituer à se retrouver seule avec ses parents. Les soirées ne se déroulaient plus dans la même ambiance. Nettement plus ennuyeuses, le repas, dans un quasi-silence, était toujours suivi d'une fin de soirée posée devant la télévision, ce qui ne transcendait pas la jeune femme qui n'avait tout autant pas envie de se retrouver seule dans sa chambre à y faire ses devoirs ou des tests de personnalité.

Ce soir-là, assise sur le canapé entre papa et maman, elle ne ressemblait pas vraiment à l'adulte qu'elle prétendait être depuis cinq ans. Le film qui passait à la télévision ne l'intéressait pas et elle manquait de piquer du nez dès qu'une scène silencieuse se présentait. Livide de fatigue, elle finit par s'étirer avant de se lever et d'enjamber son père, happé par l'écran et les pieds posés sur la table basse.

— Tu vas déjà te coucher ? Reste au moins jusqu'à la fin du film, ronchonna-t-il. Il a été nommé aux César.

— Non, je suis fatiguée. En plus demain j'ai une journée chargée au lycée. Bonne nuit.

Son père fit la moue, mais il lui accorda un regard compatissant en lui souhaitant également une bonne nuit. En marchant à pas feutrés pour ne pas réveiller sa mère qui ronflait devant la télévision, elle regagna sa chambre et s'endormit rapidement, bercée par l'atmosphère paisible et un faible souffle froid venant de dehors.

Cette nuit-là, une chose inhabituelle allait se produire dans la maison des Pointacahouète plongée dans un profond sommeil. La fenêtre de la chambre de Coralie avait mal été fermée et une étrange substance noire mouvante réussit à se faufiler dans l'interstice. Une fois dans la pièce, la substance vint se loger à une

vitesse fulgurante dans Coralie en passant par ses narines. Le rêve qu'elle était en train de faire se transforma brusquement en cauchemar. Debout dans son salon, elle ne rêvait plus qu'elle faisait ses devoirs, le dos courbé sur son bureau et un stylo dans la main, elle tenait d'une poigne affirmée un couteau couvert de sang avec, à ses pieds, toute sa famille gisant morte dans une grande flaque rouge, les cous lacérés. Puis les cadavres de ses parents et ses frères ouvrirent les yeux. Coralie poussa un hurlement. Terrifiée, elle jeta le couteau et prit la fuite sans parvenir à atteindre le bout du salon dont la traversée paraissait sans fin, poursuivie par des morts-vivants qui exprimèrent avec leur cavité buccale, édentée et sanguinolente : « Nous allons prendre ton âme... »

Coralie se réveilla en sursaut. Persuadée d'avoir entendu un bruit qui fort heureusement l'avait libérée de son état de sommeil cauchemardesque, elle alluma la lampe d'une main tremblante. Dès que la lumière jaillit de l'ampoule, elle s'empressa de se recroqueviller sous la couette à cause de l'intensité lumineuse qui l'éblouit. Une migraine se mit à lui tambouriner le crâne. Elle crut que c'était à cause de la lumière, alors elle se précipita de l'éteindre d'une main toujours tremblante. Mais même après plusieurs minutes écoulées, la pénombre n'avait pas soulagé sa douleur. Pressée par les vives pulsations au chaque coin de ses tempes, elle se leva en prenant une grande inspiration et se dirigea vers la salle de bain. Sans éclairage, elle réussit à ouvrir le robinet pour boire. Elle se tamponna ensuite le visage d'eau fraîche et regarda son reflet flou dans le miroir. Elle trouva qu'elle avait une mine affreuse. Ses longs cheveux roux étaient emmêlés, de grands cernes se dessinaient sous ses yeux et sa peau tanguait entre une extrême rougeur et un gris cadavérique. Quand elle eut fini de se regarder, elle prit un antalgique et rebroussa le chemin jusque dans sa chambre, les pieds traînant sur les lattes grinçantes du parquet et la tête dans les mains, la migraine légèrement atténuée. À peine fut-elle installée dans son lit qu'elle se rendormit, alors qu'elle aurait aimé lutter pour ne pas fermer les yeux, les jambes repliées contre sa poitrine.

Les jours suivants, elle se sentit ailleurs, dans la lune, différente. Ses migraines s'étaient dissipées; elles s'étaient fait remplacer par la sensation d'un poids invisible qui venait lui alourdir ses pensées, son humeur et son corps. Elle n'avait parlé à personne de cette affreuse nuit, ni de ses douleurs inexplicables, et alors qu'elle assistait au cours d'Histoire du jeudi matin, parler de guerre et de violence se mirent à la terrifier. Elle ferma les yeux et des images d'obus qui éclataient sur des régiments de soldats vinrent dans sa mémoire comme des souvenirs, mais des souvenirs lointains

déposés dans son crâne par un inconnu. Elle demanda à quitter le cours et sortit se réfugier dans les toilettes, attendant que ses visions de guerre s'estompent.

Elle ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Même ses amies et sa famille ne la reconnaissaient plus. Inquiets, ses parents avaient tenté plusieurs fois d'engager le dialogue avec elle, en vain. Depuis l'incident en cours d'Histoire, elle restait cloîtrée dans sa chambre, refusant d'en sortir tant qu'un traité de paix ne serait pas ratifié.

Un soir, sa mère entra dans sa chambre, lasse de ne plus l'y voir en sortir. La pénombre de la pièce la surprit. On n'y voyait pratiquement rien. Pourtant Coralie travaillait, assise à son bureau, un livre d'Histoire ouvert à la page de la seconde guerre mondiale et une chaîne d'informations mise en fond sur son ordinateur.

— Coralie, tu ne voudrais pas venir manger à table avec nous ? quémenda mielleusement sa mère.

Coralie se retourna et scruta cette dernière qui s'était approchée au point de lire ce qu'elle était en train d'écrire. Coralie referma son cahier et baissa le volume de son ordinateur.

— L'armistice a été déclaré ? demanda-t-elle froidement.

Madame Pointacahouète voulut lui demander de quelle guerre parlait-elle, mais elle savait que si elle contredisait sa fille, la situation ne ferait qu'empirer.

— Oui, ce matin, répondit-elle à contrecœur. Tu peux venir manger maintenant ?

Coralie émit un long soupir, souriant au passage.

— Me voilà soulagée. Je descends.

Coralie tourna les talons laissant sa mère abasourdie plantée au beau milieu de la chambre. Quand elle fut suffisamment loin, Madame Pointacahouète se rua vers son cahier qu'elle s'empressa d'ouvrir. C'étaient des leçons sur la seconde guerre mondiale que Coralie avait annotées. Elle savait qu'elle n'avait jamais été très douée en Histoire-géographie, les sciences et les mathématiques étaient ses matières dominantes, pourtant elle avait répondu d'un détail comme si elle y avait assisté. Madame Pointacahouète se stupéfia du soudain goût et intérêt de Coralie pour cette matière, ce qui toutefois la soulagea. En réalité, elle ne s'attendait pas à y trouver des devoirs. Le cœur plus léger, elle replaça le cahier à l'endroit où elle l'avait pris. Elle dut le fermer un peu trop fort car une feuille se détacha du reste. Madame Pointacahouète l'attrapa et la lut. C'était un plan de leur maison avec les mots « tactique » et « résistance » écrits de la main de Coralie au niveau de l'emplacement du garage.

Tout à coup, elle aperçut une ombre par la fenêtre qui inter-

rompit sa lecture. Elle sursauta, lâcha la feuille et partit en direction de la fenêtre. Elle l'ouvrit et se pencha sur le rebord pour voir s'il n'y avait personne. Un hibou se tenait sur la branche de l'arbre d'en face. Des gros yeux ronds et jaunis, Madame Pointacahouète avait l'impression que l'oiseau la dévisageait méchamment. Son plumage marron et gris était resplendissant, mais l'aspect beau de l'animal ne suffisait pas à cristalliser la paranoïa dont elle se sentait s'y engouffrer. Elle referma d'un geste brusque la fenêtre, faisant fuir le hibou, et tira les rideaux. Sans plus tarder, elle alla rejoindre les autres à table, choisissant de laisser dans cette pièce les bizarreries et les inquiétudes de la situation.

Pendant le dîner, Coralie était assise en face de son père qui était bien déterminé à entretenir une discussion sérieuse avec elle. Il comprenait qu'avoir dix-huit ans n'était pas toujours facile, il était passé par là lui aussi. De manière moins exaltée, sa jeunesse avait été le fruit amer d'une vie rangée sans le panache des questions existentielles et métaphysiques. Comme Monsieur Pointacahouète était un homme qui aimait se documenter, il avait lu, *Comment amorcer le dialogue avec vos chers chérubins sans vous laisser envahir par la colère*.

— Tu sais, ma puce, il y a des jours où moi aussi je me sens mal, voire légèrement déprimé à cause de mon travail, par exemple. Le choix de ton orientation pour l'année prochaine te tracasse peut-être un peu trop. Regarde, pour ta mère et moi...

— Même les balles ne m'ont pas arrêtée, alors écoute-moi bien vil ennemi, dit Coralie en lui coupant la parole, ce ne sont pas tes anecdotes sur ta fabuleuse ascension vers ton fabuleux travail d'informaticien qui vont m'en secouer une.

— T'as dit quoi ? demanda son père qui n'était pas sûr d'avoir compris ce qu'il venait d'entendre.

— Moi ? fit étrangement Coralie en se pointant elle-même du doigt comme si de rien n'était. Pas grand-chose d'intéressant mon colo... euh, papa... Je n'ai absolument rien dit d'intéressant. Je vais me coucher. Bonne nuit serg... maman et papa.

Coralie courut s'enfermer dans sa chambre. Elle n'avait pratiquement pas touché à son assiette.

Son père lâcha désespérément sa fourchette sur la table en soupirant. Il recula sa chaise comme pour prendre des distances sur la situation.

— J'y comprends plus rien, avoua-t-il à sa femme. Elle n'a même pas mangé le gratin de pâtes que j'ai fait. Depuis qu'elle a l'âge de manger ce foutu gratin, elle ne peut pas s'empêcher d'en reprendre.

Les yeux de Monsieur Pointacahouète devinrent brillants de

larmes.

Madame Pointacahouète qui, jusque-là, n'était pas intervenue car elle réfléchissait dans son coin, sortit de ses réflexions et s'adressa à son mari d'un ton grave :

— Je crois que Coralie se drogue.

Elle posa ses couverts sur le bord de l'assiette et se leva.

— Je monte la voir.

Lorsque Madame Pointacahouète entra dans la chambre de sa fille, la fenêtre était grande ouverte et la lumière allumée. Elle sentit sa respiration se hacher, soulevant sa cage thoracique par des soubresauts à côté de son cœur qui, lui, s'était accéléré, tambourinant violemment contre sa poitrine. Elle regarda par trois fois, Coralie n'y était pas. Elle se rua à la fenêtre. Elle ne vit rien dehors à part la noirceur d'un début de soirée placé sous un ciel encombré de nuages. Cette fois-ci, Madame Pointacahouète cria à s'en abîmer la gorge. Monsieur Pointacahouète, alerté par le cri de sa femme, monta la voir et ils fouillèrent la maison de fond en comble. Quand ils constatèrent que Coralie n'était dans aucune pièce, son père enfila ses bottes et partit affronter la neige dans le jardin. Au bout de longues minutes à la chercher, il revint auprès de sa femme, seul et des traces de neige jusqu'aux genoux.

— Tu ne l'as pas retrouvée ? lui demanda-t-elle un sanglot dans la voix.

— Non, répondit-il gravement en composant le numéro de la police.

## II

Avant d'aller interroger les parents de la disparue, Lus Archimède se remémora la fin de son entretien avec Hélène Octave.

« Surtout quand vous irez interroger les parents de Coralie Pointacahouète, ne faites pas trop allusion à ses symptômes psychiatriques. Ils sont dans le déni de l'état de leur fille. Ils iront jusqu'à renier l'existence de toutes thérapies suivies par Coralie. Soyez vigilant, le temps presse et vous êtes leur dernier espoir. »

À quel point les parents de Coralie étaient-ils dans le déni ? Coralie avait-elle laissé des indices quant à sa disparition ? Son changement de comportement avait-il un lien avec tout cela ? Et, bien évidemment, qui pouvait-être le ravisseur ? Toutes ces

questions taraudaient le détective qui ne voyait dans le récit raconté par la psychiatre pas le moindre indice. Elle avait toutefois mis en avant un point important : il commencerait bien son enquête par aller interroger les parents de la disparue.

— Pourriez-vous me raconter ce qu'il s'est passé les jours précédents ainsi que le jour de la disparition de votre fille ? demanda Lus qui avait préparé une série de questions à poser à Monsieur et Madame Pointacahouète qui avaient accepté de le recevoir malgré leur taciturnité, leur chagrin qui était imprimé dans chaque parcelle de leur corps.

Il avait, comme à son habitude, un petit carnet pour y noter les informations récoltées.

— En journée elle allait au lycée et le soir elle restait dans sa chambre, sauf que nous ne la reconnaissons plus. Elle n'arrêtait pas de dire des phrases incompréhensibles, en plus de faire preuve d'agressivité. Nous avons même été convoqués par son proviseur deux jours avant sa disparition. Apparemment, elle aurait insulté à plusieurs reprises son professeur d'Histoire d'incapable et d'écervelé. Elle n'avait jamais été violente auparavant, du moins pas avant ce dernier mois. Elle était même à l'opposé, très calme. Nous avons l'impression qu'elle ne se souvenait plus d'être Coralie. Oh, ma petite fille ! Elle a peut-être plongé dans la drogue. Je ne sais pas, aide-moi, sanglota Madame Pointacahouète en tirant sur le bras de son époux.

— Notre fille n'avait aucune raison de partir, continua Monsieur Pointacahouète en se raclant la gorge. Nous lui offrons le bonheur sous ce toit. Elle a été kidnappée. J'en suis sûr. Sinon comment en quelques minutes aurait-elle pu disparaître dans cet état, seule et avec ce froid ? On l'a aidée.

— À votre avis qui aurait pu l'aider ?

— Je ne sais pas, mais il y a plein de barjos en liberté.

— Comment étaient les relations entre vous et Coralie ?

— Ne me dites pas que vous nous soupçonnez d'y être pour quelque chose dans sa disparition ? s'effara Monsieur Pointacahouète d'être accusé de la sorte. Quel intérêt aurions-nous à mettre en scène son kidnapping ?

— Dans ce cas précis, je ne pense pas au kidnapping.

— Doux Jésus ! Vous insinuez qu'on l'a tuée ?

— Je ne fais qu'émettre des hypothèses et le meurtre en fait partie.

— Vous blessez mon cœur de père au lieu de retrouver ma petite fille. Nous ne lui ferions jamais de mal ! C'est une adolescente mal dans sa peau, elle doit être victime d'un pervers, d'un maboul qui court dans la nature à l'heure où je vous parle. Alors

je vous conjure d'arrêter de venir nous poser des questions et re-trouvez-la. Allez dire à vos collègues de la police d'accélérer la cadence, je suis certain qu'il n'est pas trop tard. Je refuse de croire à sa mort.

— Je ne travaille pas pour la police. Je suis détective privé, comme je vous l'ai expliqué à mon arrivée. J'ai été missionné par Hélène Octave. Vous savez, la psychiatre de votre fille.

— Quoi? Qui? Vous êtes complètement cinglé! répliqua d'un ton agressif Monsieur Pointacahouète. Qu'est-ce que vous racontez? Coralie n'a jamais vu de psychiatre. Elle en aurait eu besoin, je ne dis pas le contraire, mais nous n'avions pas encore fait les démarches.

— C'est encore plus grave que je ne le pensais, murmura Lus en refermant son carnet. Vous connaissez au moins Hélène Octave?

— Pas le moins du monde, répondirent les Pointacahouète, décontenancés. On n'a jamais entendu ce nom.

— En êtes-vous certains?

— Monsieur le détective, ne nous prenez pas pour des imbéciles! commença à perdre patience Monsieur Pointacahouète.

Il se leva brusquement de son fauteuil et pointa du doigt la porte d'entrée.

— Maintenant allez-vous-en! Vos questions ne servent à rien.

— Puis-je au moins inspecter la chambre de Coralie avant de partir? demanda Lus en se levant à son tour.

— Vous n'y trouverez rien, la police a déjà passé cette pièce au peigne fin. En plus, le soir où elle a disparu quand je suis entrée dans sa chambre, environ deux minutes après qu'elle s'y soit réfugiée, elle n'était déjà plus là et il n'y avait rien. Pas de mot, pas d'affaires prises. Rien. En revanche la fenêtre était grande ouverte et la lumière était encore allumée, expliqua Madame Pointacahouète qui arrivait à rester un peu plus calme que son époux. C'est tout de même des indices assez flagrants d'un enlèvement!

— Est-ce qu'il neigeait ce jour-là?

— Arrête de répondre à ses questions! éructa Monsieur Pointacahouète en se tournant vers sa femme.

Il avait les yeux injectés de sang et pointait encore du doigt la sortie. Elle le connaissait trop et savait que lorsqu'il se mettait dans cet état il n'y avait rien à faire pour le calmer, si ce n'était laisser le temps atténuer ses humeurs. Elle laissa donc son mari ronchonner sans prêter davantage attention à sa poussée de colère.

Lus quitta la demeure de la disparue. Il n'était plus le bienvenu chez les Pointacahouète. De toute façon, il savait qu'il ne réussirait pas à obtenir plus d'informations d'eux. Cependant, avant de

franchir le seuil de l'entrée, la mère de Coralie le rattrapa.

— Monsieur le détective, l'interpella-t-elle. Il neigeait bien ce jour-là. Beaucoup même. On avait au moins dix centimètres de neige dans le jardin.

— Avez-vous remarqué des traces de pas sous la fenêtre de Coralie?

— La fenêtre de sa chambre donne directement sur l'allée principale et nous avons passé notre après-midi à dégager la neige et saler les pavés. La police n'a pas trouvé ne serait-ce qu'une minime empreinte de pas. Croyez-nous! Nous vous disons la stricte vérité. Nous n'avons rien à voir avec la disparition de Coralie.

— Vous admettez tout de même qu'elle suivait une thérapie avec la psychiatre Hélène Octave.

— Je vous assure que Coralie n'a jamais vu de psychiatre. On ne connaît pas cette femme.

— Je vous remercie, Madame Pointacahouète, la salua poliment Lus avant de partir.

Il n'avait rien de plus à ajouter. Il croyait à sa sincérité.